

SUR LES RELATIONS ENTRE REPRÉSENTATIONS SOCIALES, PRATIQUES SOCIO-CULTURELLES ET COMPORTEMENT

Celso Pereira de Sá

Universidade do Estado do Rio de Janeiro, Brasil

Abstract: Considering the theoretically obligatory genesis of representations, an attempt is made to articulate it with other categories of analysis on a more basic or primordial social level. Social-cultural practices, thought of as highly unconscious and automatic in their daily functioning, are proposed as the original ground for the emergence of social representations. This should occur when a given practice, and social object(s) involved, come to be verbally analyzed by its own practitioners. It is also argued that radical behaviorist distinction between "behavior shaped by contingencies" and "rule governed behavior" could properly account for the psychological or individual substratum of social practices, both in their original automatic character and in their eventual verbal analyzed manner.

Un aspect très important de la théorie des représentations sociales c'est l'attribution d'une nécessaire genèse sociale aux phénomènes dont elle s'occupe.

Telle exigence ne se montre qu'implicitement – ou pas explicitement, puisqu'elle est évidente, réplique-t-on – dans les constructions théorico-conceptuelles semblables – croyances et attitudes sociales, par exemple – développées dans le cadre de la tradition nord-américaine en psychologie sociale.

Il semble donc conceptuellement important, pour la consistance de cette proposition génétique, de scruter ses potentialités d'articulation à d'autres catégories d'analyse ayant affaire au réseau de relations sociales dans la vie quotidienne, à un niveau plus fondamental ou primordial.

Dans ce sens, cette réflexion cherche à explorer de telles possibilités en ce qui concerne la construction conceptuelle de *pratiques socio-culturelles* et, par ce biais, le traitement que dispense le béhaviorisme radical de Skinner au *comportement individuel*. Pouvoir accorder des notions apparemment si disparates, puisqu'elles appartiennent à des courants de pensée se tenant à l'écart les uns des autres, c'est peut-être une liberté que peut se permettre quelqu'un qui, par des circonstances de "colonisation culturelle" diversifiée, a été amené à s'exposer à l'influence de différentes traditions académiques.

La pensée pratique et les pratiques

Avec Moscovici (1976), les représentations sociales sont conçues comme étant créées "dans le cours des *communications interpersonnelles*" et comme ayant pour fonction "l'élaboration des comportements et la communication entre les individus". Plus tard, Jodelet (1984) en vient à définir les représentations sociales comme "des modalités de *pensée pratique* orientées vers la communication, la compréhension et la maîtrise du milieu social, matériel et idéal" (p.361).

Envisagée d'une façon plus ample, la pensée pratique est quelque chose qui émerge des pratiques en vigueur dans la société et dans la culture et qui les alimente, en les perpétuant ou en contribuant à leur propre transformation. Des communications interpersonnelles significatives, pouvant créer les théories du sens commun qui sont les représentations

sociales se développent dans le domaine de *pratiques socio-culturelles* cultivées par tel groupe ou telle population.

Quoique d'usage assez fréquent et courant dans les sciences humaines et sociales les termes "pratiques sociales" ou "pratiques socio-culturelles" ou, tout simplement, "pratiques" ne trouvent pas de conceptualisation assez précise ou consensuelle dans la littérature courante (Baêta Neves, 1991). On peut même leur attribuer une dimension symbolique et des aspects figuratifs tels – en termes de rituel et de performance – qu'ils seraient amenés à se confondre avec la notion même de représentations sociales. Au lieu de les prendre comme équivalents, en se laissant aller à cette confusion conceptuelle, il semble plus légitime et utile de distinguer les deux notions, pour les articuler ensuite, consciemment.

L'intérêt que suscite la catégorie "pratiques" semble correspondre au changement d'accent – des structures et des processus globaux vers les relations au niveau "micro" de la vie quotidienne – changement qui s'opère depuis un certain temps dans les sciences humaines, et dont la théorie des représentations sociales peut être vue comme un symptôme, un effet ou un jalon. Aussi, les pratiques, en raison de leur caractère – ou peut-être d'une sorte de "saveur" du terme – qui fait preuve de quelque chose de "pas nécessairement codifié" de "quelque chose en flux" de diffusément omniprésent", se montrent-elles préférables aux notions plus anciennes et peut-être pour cela même quelque peu "réifiées" des institutions ou des moeurs.

Dans son esquisse d'une "théorie adéquate de la pratique, qui constitue la *pratique en tant que pratique*", Bourdieu (1972) critique aussi bien les "théories qui la traitent comme *objet*" que celles qui la réduisent à une *expérience vécue*.

Pour Bourdieu, soucieuse d'interpréter les pratiques, l'orientation anthropologique "objectiviste" finit par laisser sur l'objet de son étude l'empreinte des principes de la propre relation à l'objet, et par les conceptualiser en termes de fonctions de communication et de connaissance. Par ailleurs, en privilégiant la "vérité de l'expérience privée dans le monde social", "la relation de familiarité avec l'environnement", l'approche dite phénoménologique finit par laisser de côté la question de ses propres conditions de possibilité.

Les pratiques, conçues comme la *maîtrise pratique* qu'ont les membres de tel groupe social, segment ou sous-culture des schémas de conduite, de perception et de jugements implicites propres à leurs milieux sociaux familiers n'ont besoin ni d'être l'objet de réflexion ni d'être communiquées de façon explicite, pour fonctionner effectivement. D'après l'auteur, leur explication autorise "une sorte de *béaviorisme pratique* qui dispense, pour l'essentiel des situations de la vie, de l'analyse fine des nuances de la conduite d'autrui ou de l'interrogation directe sur ses intentions." (p.181). Et, mettant en valeur ce caractère fondamental inconscient et automatique des pratiques, Bourdieu dit encore: "C'est parce que les sujets ne savent pas, à proprement parler, ce qu'ils font, que ce qu'ils font a plus de sens qu'ils ne le savent." (p.182).

Les pratiques et les représentations sociales

Cela ne veut pas dire pour autant que les pratiques ne viennent permettre, surtout si on les met en question, la production de justifications de leurs schémas ou l'explicitation des règles qui les gouvernent et des jugements qu'elles impliquent. Les représentations sociales des objets de telles pratiques émergent à ce moment-là. Autrement dit, l'origine de la formation et de la transformation des représentations sociales se trouverait dans un processus concret de problématisation des pratiques, comme l'avait proposé Flament (1989).

Cette investigation de la genèse des représentations sociales n'a ni le but, ni l'effet de minimiser leur fonction dans l'orientation des comportements et des communications

interpersonnelles. Mais elle contribue à préserver le concept de la banalisation qui consisterait à essayer d'expliquer les moindres et innombrables manifestations de la vie quotidienne en termes de représentations. La connaissance dite représentationnelle devrait être réservée à la désignation du procès et du produit de l'analyse des pratiques par les pratiquants eux-mêmes. En fait, lorsqu'un objet ne se trouve pas impliqué, de façon consistante, dans quelque pratique du groupe, y compris celle de la conversation et celle de l'exposition aux moyens de communication de masse, on ne peut s'attendre à ce qu'il soit socialement représenté. De même, si, pour une raison quelconque, la pratique se maintient au niveau automatique de base, il ne semble pas justifiable de parler de représentation de l'objet en question.

Cette proposition conceptuelle a une implication méthodologique importante. Il est possible que tel objet social ne soit pas représenté – dans le sens conceptuel fort du terme – par un groupe ou segment donné de la société et que néanmoins ses membres *parlent* de cet objet. Si l'accès à l'univers de la recherche se fait uniquement à travers le discours des participants, il s'avérera peut-être impossible de savoir s'il s'agit d'indices de représentations sociales maintenues de façon consistante ou bien de discours produits exclusivement en raison de stimuli et/ ou d'états psychologiques momentanés.

Une illustration de ces interprétations abusives qui considèrent toute verbalisation comme le résultat de quelque construction socio-intellectuelle significative nous est fournie par la dénonciation de Thiollent (1989) selon laquelle il ne serait pas rare que, retrouvant dans des entretiens avec des ouvriers l'allusion que leur patron était un "salaud", des analystes de contenu d'orientation marxiste y voient tout de suite une "conscience de classe" sous-jacente.

Si ceux qui proposent d'autres concepts semblables – opinions, croyances, attitudes, "théories implicites de la personnalité", etc. – n'ont pas établi de critères pour distinguer ces verbalisations individuelles presque automatiques de celles qui possèdent effectivement une genèse sociale partagée, c'est leur problème. Par contre, les phénomènes du domaine des représentations sociales se caractérisent fondamentalement et explicitement par telle origine.

L'exigence de considérer la genèse sociale des représentations à partir des pratiques semble une bonne garantie contre la possibilité d'attribution de tel *statut* à des émissions discursives fortuites. A défaut de quoi, des pseudo-représentations pourraient même s'engendrer par la propre pratique spécialisée de la recherche, étant donné la liberté de provocation de réponses que détiennent les techniques d'entretiens ou de questionnaires. Ainsi, aurait-on des descriptions de représentations vraisemblables, mais qui ne seraient pas effectivement émergentes de la vie sociale quotidienne de ceux qui sont censés les utiliser et les véhiculer.

De fait, une pratique commune de recherche dans le domaine des représentations sociales est celle qui vise à définir *comment* se configurent les représentations sur un objet donné, choisi *d'avance*. Tout se passe comme si *le concept* pouvait, de lui-même, assurer la légitimité des résultats de la recherche, pourvu que celle-ci s'intitule une étude de représentation sociale, et bien que l'objet étudié ne soit pas effectivement lié à un *phénomène* de représentation sociale. En vérité, il ne suffit pas de faire appel au concept; il faut tout d'abord vérifier si le phénomène en question s'adapte au concept. il se justifie donc quelque chose de l'ordre d'une interdiction du domaine des études à des spéculations concernant des représentations "virtuelles", c'est-à-dire à des suppositions quant à l'existence du phénomène par rapport à des "objets de représentation" à *peine possibles*. Autrement dit, il serait toujours convenable de vérifier si tel objet de conversation se trouve un tant soit peu inclu dans quelque forme de pratique sociale consistante, avant d'attribuer au discours sur cet objet des prérogatives de phénomène représentationnel.

Les pratiques et le comportement

En poursuivant dans l'exercice d'articulation des représentations sociales à des catégories plus fondamentales d'analyse, il convient encore d'examiner leurs relations avec le comportement des individus par l'intermédiaire, explicitement, des pratiques socio-culturelles.

Ce qui justifie d'entreprendre cette intrication entre les niveaux social et individuel c'est la conviction, à des degrés variés (ex.: Homans, 1970; Sa, 1984; Moscovici, 1988), que l'explication des phénomènes sociaux exige toujours que l'on considère des variables psychologiques ou qu'elle peut du moins tirer profit de leur utilisation, ou encore que dans la plupart des théories dites sociologiques, on finit par faire appel de façon dissimulée, à ces variables. La perspective "béhavioriste radicale" (Skinner, 1974) que l'on veut privilégier ici, semble particulièrement utile car, en étudiant les processus comportementaux de base dans l'interaction entre l'individu et son milieu, elle n'a aucun engagement avec une supposée nature rationnelle ou motivationnelle inhérentes à l'homme. On pourrait dire qu'il s'agit d'une "psychologie inachevée" qui n'imposerait pas, pour cela même, de plus grandes contraintes aux formulations explicatives sociologiques, à condition que celles-ci se maintiennent à leur propre niveau, mais n'excluant pas la matière première individuelle comportementale des phénomènes qu'elles étudient. Ainsi se distingue-t-elle des "psychologies achevées", c'est-à-dire complètes en elles-mêmes, auto-contenues, qui prennent comme point de départ et d'arrivée cela même – cognitions ou motifs – dont elles ne pourraient rendre compte entièrement qu'en se servant de connaissances sur l'histoire des hommes, des conditions écologiques et sociales concrètes du développement de leur(s) culture(s).

Dans ce sens, ne pouvant ne pas se servir d'un concept auxiliaire de nature psychologique pour construire sa "théorie de la pratique", Bourdieu (1972) fait intervenir la notion "d'*habitus*" parmi "les régularités d'un milieu social structuré" et les pratiques qui s'y développent. *Habitus* – une catégorie subjective, mais non pas individuelle, dit l'auteur – ce seraient, d'après lui:

"systèmes de dispositions durables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principe de génération et de structuration de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement "régliées" et "régulières" sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles, objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée conscience des fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre". (p.175).

Il est bien vrai que Bourdieu traite, dans ce texte, des pratiques et représentations de "classes sociales" et que les "*habitus* de classe" qu'il propose n'ont qu'un "goût psychologique" et se maintiennent, en fait, au même niveau sociologique des structures et des pratiques qu'ils doivent médiatiser. Nous croyons cependant qu'il n'y a ici aucune raison de rendre simplement dispensable la prise en considération des individus concrets, pour faire appel à une construction d'inspiration nettement psychologique, où l'on privilégie un "subjectif" dont on extrait toute la condition psycho-comportementale préalable de la production objective.

Dans la perspective skinnerienne, le comportement même des individus ne semble aucunement débiteur de cette notion interposée, pour la production des effets collectifs susmentionnés comme des caractéristiques des pratiques socio-culturelles. En outre, le réseau – plus complexe qu'on ne l'imagine habituellement – des contingences de renforcement du comportement permet de répondre aussi bien de l'autonomie des pratiques par rapport à la situation immédiate que de leur éventuelle transformation face à des facteurs socio-historiques agissant de façon plus intense ou insistante.

A vrai dire, on ne croit pas habituellement à ce genre d'affirmations en ce qui concerne les possibilités de l'analyse skinnerienne, car on la juge trop rigide et dépendante d'une sorte de "traduction" des conditions de l'environnement (des conditions sociales, même) en stimuli physiques bien définis, pouvant faire déclencher le comportement. Il s'agit d'un "héritage" (représentation?) qui pèse sur le système de Skinner de par sa filiation au mouvement béhavioriste, bien qu'il lui ait imposé une subversion drastique et qu'il n'y ait pas toujours occupé une place confortable, justement parce qu'on le considérait comme peu rigoureux dans les termes – conceptuels et méthodologiques – positivistes strictes qu'adoptait cette école de pensée.

En effet, la notion fondamentale de *comportement opérant* ne peut tenir exactement dans le célèbre schéma "S-R", puisque la relation qu'elle permet de privilégier est celle de la réponse (pas nécessairement musculaire ou observable) avec ses conséquences de "renforcement" (pas simplement conçues comme agréables ou désagréables). Les contingences de renforcement, dans n'importe quel système – naturel/physique, écologique, expérimental (laboratorial), social, culturel – considéré, ne déclenchent pas des comportements, mais elles les fixent comme autant de repertoires pertinents et sont responsables de leur persistance et de leur disparition. Elles agissent sur chacun des participants du système et sur eux tous, en répondant non seulement de la considérable homogénéité de leurs comportements mais aussi des différences d'un individu à l'autre.

Quoi qu'il en soit, c'est là où on l'accuse de laxisme ou de peu de rigueur – par sa "négligence" dans l'établissement de "causes" préalables et parce qu'il se "contente" de la constatation inductive de régularités – que Prado Junior (1981) voit un "symptôme de la modernité de Skinner". Et ce sont aussi cette "souplesse empirique" dans l'identification des déterminants (renforts), le refus de leur attribuer toute substantialité, "l'inachèvement" réceptif à des contenus les plus divers, qui lui permettent de jouer d'une façon plus adéquate le rôle de fournisseur de matière première comportementale – ou de substrat psychologique, si l'on préfère – pour les pratiques socio-culturelles.

Le comportement et les représentations sociales

Il reste cependant à argumenter que l'attribution de telle matière première comportementale aux pratiques sociales ne rend pas seulement compte de sa dimension inconsciente et (presque) automatique, mais elle autorise aussi la production des représentations sociales. La distinction entre le "comportement modelé par les contingences de renforcement" et "le comportement gouverné par des règles", qui a émergé au long de la trajectoire de l'analyse expérimentale du comportement vers le béhaviorisme radical et de son occupation croissante des questions humaines et sociales (Skinner, 1957, 1969, 1978), peut se montrer spécialement utile à la viabilisation conceptuelle de cette genèse.

Le comportement gouverné par des règles – et aussi par des lois, des conseils, des maximes, des proverbes, etc. – surgit lorsqu'une communauté verbale en vient à analyser les contingences de renforcement responsables des comportements de ses membres, et commence à utiliser le produit de cette analyse pour l'établissement et le maintien de ces comportements. Dans leur forme plus simple et complète, les règles décrivent une conduite, identifient les stimuli de discrimination qui l'orientent et spécifient ses conséquences. Dans des contextes plus complexes, diffus ou diversifiés, que l'on pourrait faire correspondre aux conditions d'émergence des représentations sociales, les règles déjà codifiées constituent du matériel pour la manipulation verbale conceptuelle et pour le comportement perceptif de la production d'images. Dans ce processus, les éléments constitutifs des règles – y compris et

principalement leur *objet* ou stimulus discriminant – deviennent moins évidents et plus subtils dans leurs fonctions, permettant le développement et l'articulation de "chaînes intraverbales" nombreuses et diversifiées. Il s'agit, de toute façon, d'analyses verbales de pratiques comportementales développées par rapport à quelque objet socialement important, valorisé ou problématique.

Il convient de préciser qu'il ne s'agit pas ici de prétendre que les représentations sociales soient la même chose que les règles verbales qui gouvernent le comportement, mais que l'origine comportementale des premières se doit aux dernières. Autrement dit, si les représentations se construisent à partir de "l'incessante conversation quotidienne qui a lieu dans la société", le contenu de cette interaction aurait surgi premièrement en tant que règles dégagées des pratiques. La *communauté verbale*, l'instance conceptuelle skinnerienne la plus proche du niveau psychosociologique d'analyse, approvisionne les mécanismes de renforcement social qui répondent de l'émergence, du maintien et de la transformation du comportement gouverné par des règles. Cependant, une fois déclenchées par la codification de la pratique en tant que règle, les représentations finissent par devenir autonomes par rapport aux pratiques mêmes dont elles découlent, et peuvent dès lors intégrer et combiner d'autres éléments verbaux qui leur étaient initialement étrangers, en venant à constituer le véritable "environnement de pensée" dont parle Moscovici.

A la rigueur, la fonction de stimulus discriminant qu'ont les règles par rapport au comportement des individus est la même fonction d'orientation que Moscovici attribue aux représentations sociales. Bien qu'elle se maintienne au long du processus génétique de ces dernières à partir des premières, cette fonction s'exerce à un autre niveau. Proprement psychosociologique, que l'analyse comportementale de base, par insuffisance instrumentale, se trouve dans l'impossibilité de capter dans toute sa richesse et diversité cognitives actuelles. Néanmoins, à partir de son application systématique à l'étude des pratiques socio-culturelles (Lamal, 1989; Glenn, 1991), cette analyse peut permettre des stratégies auxiliaires légitimes de dépistage des origines des représentations d'un groupe social donné.

Conclusion

Pour conclure, si le domaine d'études des représentations sociales doit avancer, par tous les moyens académiques valables, dans la compréhension de la genèse de la connaissance du sens commun et de la façon dont cela intervient dans la vie quotidienne, il conviendrait de ne pas se soustraire à l'exploration de compatibilités possibles avec les formulations théorico-conceptuelles, pas nécessairement cognitives à l'origine, relatives aux pratiques socio-culturelles et au comportement des individus.

Références bibliographiques

- Baêta Neves, L. F. (1991). *Théorie des pratiques socio-culturelles*. Projet dans le cadre de la Maîtrise en Psychologie de l'UERJ, Rio de Janeiro.
- Bourdieu, P. (1972). *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Genève: Librairie Droz.
- Bourdieu, P. (1987). *A economia das trocas simbólicas*. Sao Paulo: Ed. Perspectiva.
- Flament, C. (1989). Structure et dynamique des représentations sociales. In: D. Jodelet (Ed.), *Les représentations sociales*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Glenn, S. S. (1991). Contingencies and meta-contingencies: relations among behavioral, cultural and biological evolution. In P. A. Lamal (Ed.), *Behavioral analysis of societies and cultural practices*. Washington: Hemisphere Publishing Corp.

- Homans, G. C. (1970). The relevance of psychology to the explanation of social phenomena. In R. Borger & F. Cioffi (Eds.), *Explanation in behavioral sciences: confrontations*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Jodelet, D. (1984). Représentations sociales: phénomènes, concept et théorie. In: S. Moscovici (Ed.), *Psychologie sociale*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Lamal, P. A. (1989). Análise comportamental de sociedades e práticas sócio-culturais. *Forum Educacional*, Rio de Janeiro, V. 13, N. 4, p.3-10, Sept./Nov. 1989.
- Moscovici, S. (1976). *La psychoanalyse, son image et son public*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Moscovici, S. (1988). *La machine à faire des dieux*. Paris: Librairie Arthème Fayard.
- Prado Junior, B. (1981). Algumas considerações sobre o behaviorismo. *Cadernos de Análise do Comportamento*. Sao Paulo, N. 1, p. 24-34, Oct. 1981.
- Sá, C. P. (1984). Sobre a fundamentação psicológica da psicologia social e suas implicações para a educação. *Forum Educacional*, Rio de Janeiro, V. 8, N- 1, p. 23-44, Janv./Mars 1984.
- Skinner, B. F. (1957). *Verbal Behavior*. Englewood Cliffs: Prentice-Hall.
- Skinner, B. F. (1974). *About Behaviorism*. New York: Alfred A. Knopf.
- Skinner, B. F. (1978). *Reflections on Behaviorism and Society*. Englewood Cliffs: Prentice-Hall.
- Thiollent, M.(1989). Critique méthodologique dans l'investigation sociale. Conférence prononcée au CERSO-Centre d'Etudes en Représentations Sociales, Rio de Janeiro.

Celso Pereira de Sá, Depto de Psicologia, Universidade do Estado do Rio de Janeiro, rua São Francisco Xavier 524, 20550 Rio de Janeiro, Brazil.